



**HAL**  
open science

## **Solitudes et mélancolies**

Manon Piette, Dorothée Legrand

► **To cite this version:**

Manon Piette, Dorothée Legrand. Solitudes et mélancolies. *L'Évolution Psychiatrique*, 2018, 83 (1), pp.182-193. <10.1016/j.evopsy.2017.06.004>. <hal-04321751>

**HAL Id: hal-04321751**

**<https://hal.science/hal-04321751v1>**

Submitted on 6 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# L'Évolution Psychiatrique

Volume 83, Issue 1, January–March 2018, Pages 182-193

## Solitudes et mélancolies

<https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2017.06.004>

### Résumé

#### Objectifs

L'objectif ici est de penser la mélancolie en questionnant la place qu'y tiennent l'autre et son absence.

#### Méthode

Nous portons notre attention au-delà des manifestations symptomatiques de la mélancolie, pour détailler les différents moments de la structure mélancolique. Pour ce faire, les philosophies de Levinas et de Merleau-Ponty viennent éclairer notre lecture de *Deuil et Mélancolie* de Freud.

#### Résultats

Contrairement au deuil, dans lequel je suis soumis à un autre dont l'altérité est encore exacerbée par sa perte, dans la mélancolie, c'est l'altérité même de l'autre qui se perd : telle est, spécifiquement mélancolique, la perte de l'écart entre moi et l'autre. Différents moments mélancoliques se dégagent alors, chacun caractérisé par un mouvement particulier de perte du *Deux*.

#### Discussion

Réduction à l'*Un*, la mélancolie peut être un mouvement de *réversion* de l'investissement soi-autre au lien soi-soi, mouvement réversif par lequel l'absence de l'autre en vient à être niée, où la mélancolie peut être un mouvement de *réification* dans lequel l'absence de l'autre est conservée comme relique en moi. Telle est la solitude mélancolique de l'*Un*. Mais un autre mouvement de perte du *Deux* doit être différencié de ce Tout-*Un* : la mélancolie peut être un mouvement de *régression* à *Zéro*, au Rien : anéantissement caractérisé par une solitude impersonnelle, par régression à une situation pré-objective et, concomitamment, pré-subjective, tendance à retrouver le temps mythique précédant toute perte, c'est-à-dire toute séparation.

#### Conclusions

La mélancolie se révèle comme structurée par la solitude, soit une incapacité à être *Deux*.

# Abstract

## Objectives

The aim here is to reflect on melancholia by exploring the role of the other and of his or her absence.

## Method

Our focus extends beyond symptomatic manifestations, in order to detail the different moments structuring melancholia. In this respect, the philosophy of Emmanuel Levinas and of Maurice Merleau-Ponty shed light on our reading of Freud's "Mourning and Melancholia".

## Results

As opposed to the process of mourning, in which one cannot escape the presence of the other, whose otherness is intensified by loss, in melancholia, it is the very otherness of the other that is lost: such is the specifically melancholic loss of the gap between self and other. Different melancholic moments then emerge, each characterised by a specific movement in which the "Two" is lost.

## Discussion

Seen as a reduction to "One", melancholia can be a movement of *reversion* from self-other investment to self-self investment, a movement whereby the absence of the other is denied, or melancholia can be a movement of *reification* in which the absence of the other is kept as a relic within me. This is the melancholic solitude of the "One". But another movement in the loss of "Two" should be distinguished from this "Whole-One": melancholia can be a movement of "regression to *Zero*", to Nothingness: annihilation characterised by impersonal solitude, through a regression to a state that is pre-objective and at the same time pre-subjective, a tendency to return to a mythical time prior to any loss, prior to any separation.

## Conclusions

Melancholia appears as being structured by solitude, or an inability to be "Two".

## Mots clés

Mélancolie  
Solitude  
Freud S.  
Levinas E.  
Merleau-Ponty M.  
Phénoménologie  
Psychanalyse  
Autrui  
Absence

# Keywords

Melancholia  
Solitude  
Freud  
Levinas  
Merleau-Ponty  
Phenomenology  
Psychoanalysis  
Other  
Absence

## 1. Introduction

Penser la mélancolie avec le concept de solitude, telle est la visée de cet article. Symptomatiquement, la mélancolie est caractérisée par une apathie, un ralentissement physique et psychique, une dévalorisation de soi, une récurrence des pensées de mort. Mais considérer la mélancolie comme solitude n'est pas se focaliser sur l'une de ses manifestations parmi d'autres ; c'est plutôt porter d'emblée un regard différent sur l'ensemble de ces phénomènes, en questionnant la place qu'y tiennent *l'autre* et son *absence*.

La relation à l'autre joue en effet un rôle considérable dans la structuration des troubles psychiques, tels que les conçoivent notamment la psychanalyse et la psychiatrie phénoménologique. En cohérence avec les apports majeurs de ces approches, nous proposons toutefois de renouveler notre lecture de la mélancolie en focalisant notre caractérisation de cette affection complexe sur un point nodal : structurellement, proposons-nous, la mélancolie est d'abord et toujours une solitude<sup>1</sup>. L'autre en est absent.

Structurée par la solitude, la mélancolie serait à comprendre comme une incapacité à être *Deux*<sup>2</sup>. Pour détailler cette conception, notre point de départ sera une relecture du texte « Deuil et mélancolie », où Freud décrit la structure mélancolique qu'il détecte au cœur des phénomènes tels que les patients les lui décrivent. De cette structure singulière, il n'use pourtant pas comme d'un principe formel d'unification : il n'y réduit pas la pluralité des manifestations mélancoliques, pluralité que nous tenterons donc, ici aussi, de respecter comme telle. Avec les philosophies d'Emmanuel Levinas et de Maurice Merleau-Ponty, nous dégagerons une conceptualisation plurielle de la solitude qui nous permettra de caractériser différents moments mélancoliques. Ces différenciations, précisons-le, ne serviront ici à lister ni critères diagnostiques, ni degrés de gravité, ni stades d'évolution chronologique. L'enjeu est bien de défendre une unité de la structure mélancolique, et en même temps d'en détailler différents moments possibles<sup>3</sup>.

## 2. Perte du *Deux*

Le deuil, point de comparaison de la réflexion de Freud sur la mélancolie, est une « réaction à la perte » ([4], p. 155) : l'autre s'en est allé, je suis seul. La solitude de l'endeuillé est ainsi *relative* à une altérité : elle ne peut être pensée que relativement à un lien à l'autre désormais perdu. Et si j'en souffre, c'est d'abord parce que là où il y avait une présence, il y a un manque. La solitude du deuil est aussi *solitude relationnelle* : non seulement secondaire à ma relation à l'autre, elle est aussi une manière de maintenir notre relation. Me faisant vivre dans

les traces de l'autre, cette solitude est moins la rupture que l'envers de la relation. Seul, je m'offre à l'autre tel qu'il me fût présent. Mon intérêt se porte majoritairement, voire exclusivement là où sa présence passée se rappelle à moi. Ainsi, la solitude qui caractérise le deuil est une confrontation à la perte de l'autre reconnu comme *autre*. Dans le deuil, si je suis seul, c'est en tant que sujet séparé de l'autre. Nous sommes *Deux* : absent, l'autre *est*. L'absence de l'autre me renvoie à son altérité, et à ma solitude, irréductibles. « Je ne suis pas l'Autre. Je suis tout seul » : telle est, pour Levinas, « l'acuité de la solitude » ([5], p. 21). Toutefois, cette solitude n'empêche pas, mais permet au contraire la relation à un autre, reconnu comme autre. Car la solitude est d'abord surrection de la singularité de chacun : être seul, c'est d'abord être « rivé à soi-même » ([6], p. 113), sans pouvoir se faire autre, ni assimiler l'autre à soi. Être seul est donc ce qui permet de rencontrer l'autre comme autre<sup>4</sup>. Or cette altérité de l'autre devient épreuve inconsolable dans le deuil. Souffrir de la perte de l'autre est souffrir d'être *Deux*, irréparablement.

Mais la mélancolie n'est pas le deuil, et sa spécificité ne tient pas seulement à l'incapacité mélancolique à résorber la perte de l'autre par le travail du deuil. La mélancolie n'est pas seulement un deuil chronique ; elle est structurée différemment. Dans la mélancolie qu'advient-il donc au *Deux* que le deuil maintient par-delà la perte de l'autre ? En deçà de la solitude qui reste relationnelle dans le deuil, la mélancolie ne fait-elle pas signe vers une solitude plus radicale ? Cela est suggéré par la plainte mélancolique elle-même qui, Freud le souligne très vite, manifeste une réflexivité faite d'autoreproches, autocritiques, autodépréciation, autoinjures, autopunitions, autodestruction<sup>5</sup>. Apparaît ici une *solitude réflexive*, coupant le lien à l'autre plus radicalement que la solitude relationnelle de l'endeuillé.

Cependant, à force d'écouter les plaintes que, dans la mélancolie, je porte *contre moi-même*, Freud ne peut se défendre d'entendre que ces boucles réflexives s'appliquent le mieux à *un autre*. Quel lien à l'autre reste-t-il alors dans la solitude mélancolique ? Comment comprendre que les autoreproches mélancoliques expriment des reproches à l'autre et que la perte de l'autre emporte le mélancolique dans une perte de soi ? Si tel est le cas, proposons-nous, c'est que la mélancolie n'est, spécifiquement, ni perte de l'autre, ni perte de soi, mais d'abord et toujours *perte du Deux* que moi et l'autre formions ensemble. Dans la mélancolie, l'autre perd sa différence d'avec moi. Telle serait l'in-différence structurelle de la mélancolie – in-différence comme non-différence entre moi et l'autre. La spécificité de la mélancolie serait l'absence structurelle de l'altérité de l'autre (et non une réaction à la perte contingente de l'autre).

Ainsi conçue, la mélancolie est une *involution*, en ce sens que son mouvement suivrait à rebours les traces de la singularisation du sujet, remonterait en amont de la surrection de l'autre comme altérité, jusqu'à un état d'être où l'évènement de la séparation entre soi et l'autre n'aurait pas eu lieu. Or, ce mouvement involutif peut opérer de diverses manières – et c'est ce que nous devons maintenant détailler, afin de caractériser quelle solitude la perte du *Deux* impose à différents moments mélancoliques.

### **3. Solitude réductive : l'Un**

Comme perte du *Deux*, la mélancolie est structurée par une solitude, mais, nous l'annonçons, le concept de solitude est pluriel. Caractérisons d'abord la solitude *mélancolique* comme solitude *réductive* : réduction de l'autre à soi où l'autre n'est plus qu'en-moi.

Cette réduction peut être mieux pensée avec Levinas, pour qui l'autre n'est *autre*, au sens fort du terme, que si son altérité est maintenue irréductible, non appropriable : altérité radicale d'Autrui, non relative et « inconvertible en intériorité » ([8], p. 83). Cette altérité, Levinas l'oppose aux « relations qui se produisent au sein du Même » ([9], p. 112). Telle serait la jouissance des nourritures, paradigme d'une relation à ce qui n'est pas moi mais que j'incorpore dans un mouvement égoïste, un « vivre de » ([9], p. 118) qui implique « retrait en soi, involution » ([9], p. 123) et donc solitude – solitude où l'autre est assimilé au même, par négation de notre séparation.

La destructivité inhérente à cet étau de solitude est révélée par le moment mélancolique où la jouissance de vivre de l'assimilation de l'autre deviendrait un *cannibalisme* mortifère : une mise à mort éradiquant la différence entre moi et ce que j'ingère<sup>6</sup>. Alors, manger l'autre est ne faire plus qu'*Un* avec lui : détruit par l'effacement de ce qui le sépare de moi, l'autre est métabolisé comme faisant désormais partie de moi. C'est ici que la mélancolie se caractérise par une « incapacité-à-sortir-de-soi » ([11], p. 20) où « le moi ne rencontre partout et nulle part que son écho » ([12], p. 28), un enfermement dans une solitude réductive où le *Deux* que nous formions ensemble est ramené à l'*Un* que je suis seul, *solitude totalisante* où les singularités de chacun s'agglomèrent en un Tout-*Un*.

La réduction du *Deux* au *Un*, toutefois, est un mouvement dont il ne faudrait pas sous-estimer la complexité<sup>7</sup>, et dont la mélancolie révèle différents moments.

### 3.1. Réversion

Un des moments mélancoliques structurés par la solitude réductive est caractérisé par un mouvement de *réversion* où, suite à la perte de l'autre, je ne peux supporter la perte de l'investissement psychique qui nous liait l'un à l'autre, investissement qui est alors reversé sur mon rapport à moi-même. La perte de l'autre n'occasionne donc pas une perte libidinale ; plutôt, je deviens pour moi-même ce que l'autre était dans notre lien à *Deux* désormais perdu. Je deviens ainsi sujet et objet d'investissement psychique : ce dont j'investissais l'autre me vise désormais et je deviens alors un *objet* investi par moi-même tel que l'autre l'était ; concomitamment, j'absorbe l'autre en tant qu'il était *sujet* de l'investissement qui nous liait l'un à l'autre, de sorte que ce dont l'autre m'investissait perdure au-delà de sa perte.

Dans ce moment mélancolique, je suis seul, mais alors que le deuil est une solitude où l'autre perdu est reconnu comme autre *et* perdu, au contraire, la réversion mélancolique est une solitude où est effacée l'altérité de l'autre et où est ainsi absente son absence. Expliquons. La mélancolie opère ici comme s'il s'agissait de refuser l'abandon de l'autre (génitif objectif) pour survivre à l'abandon de l'autre (génitif subjectif) : survivre à la perte de l'autre nécessiterait la persistance de l'autre, afin que « la relation d'amour n'[ait] pas à être abandonnée » ([4], p. 156), car il n'y aurait pas d'autre investissement psychique possible. L'autre perdu doit perdurer car, dans la mélancolie, la mort de l'autre n'est pas une épreuve difficile : elle est « mort impossible » ([10], p. 113). Ce moment mélancolique pose donc un voile empêchant la révélation d'une perte de l'autre qui ne pourrait être que complète et définitive. La mélancolie offre ici une résistance préservant d'un effondrement dans une absence inconsolable ([10], p. 52).

Insistons. Dans la mélancolie, l'absence d'absence de l'autre n'est pas présence de l'autre mais encore solitude. Cette solitude n'est pas relationnelle – comme elle l'est dans le deuil – mais réductive – et donc spécifiquement mélancolique. En effet, en niant la perte de

l'autre, invivable, je perds ce qui le fait singulièrement autre : son altérité. Je supprime ainsi toute possibilité de relation à l'autre en tant qu'autre. La résistance à l'absence de l'autre ne libère donc pas la mélancolie de la solitude, car n'est ici possible qu'une relation à l'autre-en-moi dépouillé d'altérité.

Trait marquant, la mélancolie se manifeste ici non pas par un accablement, une honte, mais une exposition, un épanchement, voire une revendication de la plainte : « la maladie est orientée » ([4], p. 160), les autoreproches sont adressés à un autre, le convoquant à y répondre. Or c'est la structure même de ce moment mélancolique qui impose cette adresse à l'autre : c'est parce que la mélancolie est ici réversive que la plainte manifestement exprimée contre soi engage l'autre perdu, autre qui, d'une part, perdure en-moi et reste donc actif au sein même de mes autoreproches, et autre qui, d'autre part, est représentable par un tiers à qui ma plainte s'adresse alors.

Mais pourquoi la réversion mélancolique est-elle haineuse ? Pourquoi est-ce que, dans la mélancolie, je ne reverse pas sur mon propre compte *l'amour* dont était investie ma relation à l'autre désormais perdu ? Freud détaille : la mélancolie est « la perte de l'amour » ([4], p. 154). Entendons qu'ici, ce qui structure la souffrance mélancolique n'est pas tant la perte de l'autre que *la perte de l'amour* que nous faisons à *Deux*. On comprend alors que, si la mélancolie est remplie de haine, cette haine est d'abord ce que je ressens quand l'autre me refuse l'amour que je lui demande : amour perdu que je reçois comme *sa haine*. Or, si, par réversion mélancolique, l'autre devient l'autre-en-moi, alors sa haine contre moi devient *ma* haine contre moi-même. En d'autres termes, si nous comprenons, suivant Freud, que la haine mélancolique exprime *mon* hostilité contre l'autre qui m'a retiré son amour, l'autre-en-moi étant alors *l'objet* de ma haine, il apparaît ici que la haine mélancolique manifeste aussi *son* hostilité contre moi : haine dont il est le *sujet*, et dont je suis l'objet. Alors, si nous lisons que, pour Freud, une intention suicidaire est « le résultat d'un retournement sur soi d'une impulsion meurtrière contre autrui » ([4], p. 160), notre analyse nous enseigne ici que le suicide mélancolique est aussi un meurtre dont je suis moi-même l'objet et dont le sujet est l'autre-en-moi : *il* me tue. Nous proposons ici que cette ambivalence sujet-objet, où je deviens *l'objet* que l'autre était pour moi, autant que l'autre (-en-moi) prend la place du *sujet* que je suis, est, dans la mélancolie, spécifiquement caractéristique du mouvement réversif.

### 3.2. Réification

Nous l'avons vu, par la *réduction* mélancolique du *Deux* au *Un*, l'autre est réduit à l'autre-en-moi, la relation soi-autre devient un enfermement sur soi-même, renvoyant incessamment la solitude à elle-même, sans sortie possible. Un des mouvements de cette réduction est la *réversion* mélancolique, par laquelle l'investissement soi-autre est reversé sur le compte du rapport soi-soi. Un autre mouvement réductif doit être distingué de cette réversion, mouvement que nous décrirons ici comme *réification* mélancolique.

Alors que, dans le deuil, l'autre perdu est reconnu comme tel, et alors que la réversion mélancolique efface la perte de l'autre, au contraire, dans le mouvement de réification mélancolique, c'est justement l'autre en tant que *perdu* qui est cannibalisé : c'est sa *perte* qui devient perte-en-moi. Ici, je suis capté par l'acuité de *l'absence* de l'autre, je m'adonne à son absence jusqu'à l'absorber en moi-même. L'autre étant perdu, ne reste présente que son absence. L'ombre de l'autre tombe sur moi, et je deviens cet objet mort, identifié à l'autre mort, momifié comme une relique en moi-même. C'est de cette façon qu'ici « la perte de l'objet [est] transformée en une perte du moi » ([4], p. 156).

Insistons encore : la réification mélancolique est une rétention de l'absence, plus qu'une rétention de l'autre. Ainsi, c'est la solitude qui marque encore ce moment mélancolique, non pas une solitude qui ne serait que l'envers de la relation à l'autre, comme dans le deuil, mais plus radicalement une *solitude non-relationnelle* dont l'autre est strictement absent : l'autre-en-moi est absence-en-moi.

Pourtant, ce moment mélancolique sans autre n'est pas sans altérité – il est même toute altérité, altérité de sa mort absorbée en mon propre corps : si l'autre est mort, je meurs. Dans ce moment mélancolique, je deviens *l'objet* que l'autre *est* désormais : non pas l'objet-sujet qu'il fût, mais corps devenu *corpse*, cadavre, morceau de matière déserté de toute subjectivité. Ainsi, la mélancolie donne mon corps à l'absence, l'immobilise, l'écrase de la masse insoulevable ([10], p. 117) qu'est l'autre dont la perte est désormais incorporée. Alors, s'il est un suicide, dans ce moment mélancolique, il n'est pas meurtre, mais envahissement par la mort<sup>8</sup> de l'autre-en-moi.

## 4. Solitude régressive : Zéro

Que l'absence de l'autre s'impose et plombe le corps ou qu'elle soit effacée et absorbée dans une immortalité psychique, la mélancolie opère par réduction du *Deux* au *Un*, enfermement en soi, contre la perte insupportable du lien à l'autre. C'est Emmanuel Levinas qui nous a rendus sensibles à l'altérité de l'autre et à la nocivité de sa dissolution ; c'est la mélancolie qui nous a révélé les différentes formes que peut prendre cette réduction mortifère.

Or, c'est un autre philosophe, Maurice Merleau-Ponty, qui va maintenant nous permettre de détailler un autre moment mélancolique, structurée non plus par la réduction du *Deux* au *Un*, mais par une régression à *Zéro*.

En deçà des solitudes que nous avons décrites comme réversion et réification, la fréquentation de Merleau-Ponty nous permet de considérer la possible survivance d'une co-existence de soi et de l'autre, et ce, *grâce* à la dissolution de la barrière qui me sépare de l'autre. La séparation entre soi et l'autre, Levinas nous l'a appris, est une subjectivation, évènement concomitant de la surrection de l'altérité de l'autre : c'est là précisément ce qui nous permet d'être *Deux*, l'un avec l'autre. Mais, pour Merleau-Ponty, l'effacement de cette séparation n'est *pas* nécessairement une réduction à l'*Un*. Au contraire, la séparation pourrait être un *clivage* entre soi et l'autre, en deçà duquel il serait possible de faire retour, pour retrouver une communauté à laquelle moi comme l'autre co-appartiendraient, et en laquelle l'autre serait mon semblable. Il faut être attentif au fait que ce qui se joue ici est moins l'idée que l'autre serait comme *moi*, que l'idée selon laquelle l'un comme l'autre incarnons une « généralité charnelle » au sein d'une « situation commune » ([16], p. 29, p. 194). Je suis alors porteur d'une « signification transférable » ([16], p. 194) de moi à l'autre, autre qui est « une réplique de moi-même, un double errant » ([16], p. 186). C'est en ce sens que nous sommes, l'un comme l'autre, habités d'un « germe de dépersonnalisation » ([16], p. 29) : en deçà du clivage sujet-autre, ce que je suis ne m'est pas seulement personnel, c'est aussi une dimension impersonnelle que, par définition, je partage avec autrui. Ainsi, ce qui opère ici n'est pas un mouvement de réduction de l'autre à moi, réduction de *Deux* à l'*Un*, mais une participation de moi *et* de l'autre à une chair commune en laquelle nous sommes in-différents.

Merleau-Ponty décrit cette intercorporéité comme co-existence osmotique<sup>9</sup> de *soi* et de *l'autre* : la dépersonnalisation restant en germe, elle n'envahit pas la personne entière et ne la défait donc pas de sa singularité ; mon corps est porteur d'un anonymat qui reste pourtant *mon*

anonymat, en tant qu'il est intégré au corps que je peux dire mien. Or, la mélancolie serait ici non seulement la persistance mais l'insistance et la totalisation de cet anonymat, jusqu'à l'effacement de toute singularisation et donc de toute subjectivité, glissement vers une *solitude absolue*, jusqu'au « point d'horreur » [17] où toute altérité, et donc toute relation est anéantie. Ainsi, en amont de la séparation entre sujet et objet, je n'atteins pas, dans la mélancolie, l'état d'être un sujet sans autre, sans altérité. Un tel état serait encore structuré comme *Un*. Ici, au contraire, la mélancolie est une *régression à Zéro*. Dans ce moment mélancolique, je ne vis pas le fantasme d'un sujet qui serait *Tout*, mais l'effondrement d'un sujet qui ne serait plus *Rien*.

Ici, la mélancolie n'est ni pleine d'absence (comme elle l'était dans la réification), ni pleine de haine (comme elle l'était dans la réversion) mais : vide. La plainte mélancolique est alors sans « à propos de quoi » ([18], p. 55) et exprime une souffrance *sans objet* : sans objet déterminé, sans objet conscient, sans objet inconscient. Apparaît ici une perte spécifiquement mélancolique qui ne peut être caractérisée comme *perte de* (l'un ou l'autre) mais comme *perte pure, intransitive*, perte vers laquelle Freud fait signe quand il caractérise la mélancolie par une « perte inconnue » ([4], p. 149). En ce moment régressif, ce n'est plus l'objet de la perte qui oriente l'expérience mélancolique, mais le « *style de perte* » ([18], p. 51), indépendamment de quelque élément mondain qui pourrait occasionner une humeur morose de manière contingente. C'est ce que nous révèle l'identité formelle de la plainte mélancolique à travers ses variations thymiques et thématiques<sup>10</sup> : tout alimente le brasier mélancolique ([18], p. 55).

Caractériser la mélancolie comme *perte sans objet* lui donne un accent heideggérien mais elle n'est pourtant pas une angoisse qui viendrait assurer le sujet de son être authentique ([18], p. 62). Plutôt, en deçà de l'objectivité, cette situation est aussi, et par là même, en deçà de la subjectivité, car c'est sa séparation d'avec l'objet/autre qui signe l'acte de naissance psychique du sujet singulier. En ce moment mélancolique, sujet et objet sont encore non clivés [21], et la régression mélancolique ramène donc le sujet en amont de lui-même, vers un état d'indistinction où un soi-sans-singularité est non différent d'un autre-sans-altérité<sup>11</sup>.

On comprend ici que, dans la mélancolie, la « *perte inconnue* » n'est pas seulement la perte du *Deux* par réduction à l'*Un*, mais plus radicalement encore la perte de l'*Un*, par perte de toute singularisation : régression à *Zéro*. Cette régression mélancolique serait spécifiquement la tendance à revenir au moment précédant la perte inaugurale de l'in-différence soi-autre, tendance, donc, à revenir au moment précédant l'événement de la différence, précédant le mouvement de singularisation par lequel surgissent ensemble le sujet et l'autre. Insistons encore : dans la mélancolie, la régression m'assujettit à une *solitude désertique*<sup>12</sup>. Cette solitude n'est pas souffrance de l'un qui manquerait de l'autre, mais solitude de personne : radicalement sans altérité, sans autre, sans objet, et donc sans singularité, sans sujet<sup>13</sup>. Précisons ici un point essentiel pour tout notre propos : cet état n'est pas, au sens strict, *sans sujet* ; c'est pourquoi nous parlons plutôt ici d'une « *tendance vers* » ou d'un « *mouvement* » de déssubjectivation qui peut faire penser aux manifestations cliniques de dépersonnalisation et déshumanisation [7]<sup>14</sup>.

La régression mélancolique révèle le rôle *vital* d'une solitude et d'une altérité structurellement articulée l'une à l'autre : sans autre, la mélancolie est sans moi. Comme régression en deçà du sujet, la mélancolie est « effroi devant la *perte* de la possibilité du « *pouvoir-rester-encore-en-vie* » ([18], p. 63) et l'analyse de la mélancolie que propose Ludwig Binswanger permet de repérer que ce que porte la plainte mélancolique est l'« *angoisse du Vivre* » ([18], p. 64). Par

ce que Freud nomme la « défaite de la pulsion qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie » ([4], p. 150), la mélancolie réduit « à l'impuissance, à l'impuissance à se tenir, à l'impuissance à tenir », d'où « la violence à vouloir se tenir<sup>15</sup>, qui va, jusqu'à l'extrême, à s'accrocher, à être érigé, entre ciel et terre », « suspendu à la corde » au bout de laquelle le corps pend ([17], p. 323, 320). Le corps assujéti à la régression mélancolique ne tient plus, ne se soutient plus, il tombe, s'enlise, s'effondre. S'incarne ici « la défaite d'un moi qui a lâché son être » [27]. L'effort même d'exister est devenu insoutenable, mon corps lâche, je ne me lève plus, je recule devant l'existence [28]. C'est à une telle mort que je régresse quand, mélancolique, je dis : je suis fatigué<sup>16</sup> [22].

Apparaît ici une mélancolie sans culpabilité, ou plus précisément, apparaît un accablement mélancolique où ne se manifestent pas les autoreproches qui expriment le conflit ambivalentiel haine–amour caractéristique de la réversion mélancolique ; plutôt, apparaît une mélancolie où, si la culpabilité n'est pas absente, elle est confrontation brutale avec le fait qu'être vivant est injustifiable [8].

## 5. Solitude totale – solitude impossible : compter avec l'autre

Ni Merleau-Ponty, ni Levinas ne thématisent explicitement la mélancolie, mais ne nous aident-ils pourtant pas à la penser et à y faire face ?

Une première lecture de Merleau-Ponty pourrait nous inciter à penser la régression mélancolique comme l'aspiration à retrouver la fusion osmotique qui précéderait la perte de l'autre. Cependant, dans la mélancolie, cet état n'est pas une co-existence harmonieuse de soi avec l'autre. Au contraire, cet état est strictement invivable, car dans la régression mélancolique, je suis : Personne. Or, Merleau-Ponty détaille justement que, si le moteur de ma relation à l'autre est ma non-différence d'avec l'autre, et si le cœur de cette indivision est un noyau de dépersonnalisation qui nous structure lui comme moi, pour autant cette dépersonnalisation n'est *pas toute* : je ne suis jamais l'autre, l'autre n'est jamais moi, l'autre et moi ne fusionnons jamais *totale*ment dans une généralité charnelle anonyme. Ce que la mélancolie démontre avec Merleau-Ponty, donc, est que l'intercorporité n'est pas viable si elle est *toute*, car elle serait alors régression à *Zéro* ; *pas toute*, elle est un mode d'être avec l'autre qui s'enracine en deçà du clivage sujet–objet caractérisant la conscience intentionnelle.

En d'autres termes, la totalisation est létale. Or, dans la réduction mélancolique, tout est réduit à moi ; je suis : Tout. Et Levinas montre que, si la subjectivation passe par un mouvement centripète par lequel l'*Un* assimile l'autre, pour autant une telle jouissance n'est *pas toute* : l'altérité, éthiquement irréductible, constitue l'autre, et par là même, constitue la singularité de ma propre subjectivité. Ce que la mélancolie démontre avec Levinas, donc, est que l'indifférence, la non-différence entre soi et l'autre, n'est pas viable : elle est meurtre (dans le mouvement mélancolique de réversion) et mort (dans le mouvement mélancolique de réification) de soi comme de l'autre. Mais comme il aurait été abusif de plaquer, sur le *Zéro* mélancolique, l'idée merleau-pontienne d'une osmose inter-corporelle, il serait erroné de simplement opposer, à la mélancolie, le primat lévinassien de l'autre, vis-à-vis duquel toute solitude serait contraire à l'éthique. Plutôt, la solitude est, pour Levinas, *vitale*, car elle est d'abord et toujours surréction de ma singularité, inauguralement nécessaire comme position de mon être assumé comme mien. C'est cette vitalité de la solitude qui se perd dans la mélancolie : la solitude y devenant *toute*, elle ne peut plus structurer la relation à l'autre.

C'est donc une pensée de la différence que nous avons extraite ici des philosophies de Merleau-Ponty et de Levinas, philosophies fondamentalement différentes l'une de l'autre, voire incompatibles entre elles, mais qui peuvent donner, chacune à sa manière, réponses à la souffrance mélancolique<sup>17</sup>. Cette réponse vient de l'altérité : de la reconnaissance de l'écart entre soi et l'autre, que Merleau-Ponty conçoit comme l'inépuisable promesse d'une toujours plus grande promiscuité entre soi et l'autre ; de la reconnaissance de la séparation entre soi et l'autre, qui est pour Levinas l'irréductible impossibilité d'une proximité totale de soi et de l'autre. Pour l'un et pour l'autre, c'est en tant que la relation entre soi et l'autre est structurée par l'écart, la séparation, et donc par la singularité et la solitude, que nous sommes *Deux*. La solitude n'est pas toute – nous ne sommes pas mélancoliques.

## Déclaration de liens d'intérêts

Les auteurs déclarent ne pas avoir de liens d'intérêts.

## Références

- [1]  
M. Piette  
Solitudes et mélancolies. Mémoire sous la dir. de Legrand D. et Worms F  
Ecole Normale Supérieure, Paris (2016)
- [2]  
D. Legrand  
Ce que le psychisme doit à la perte ou de l'impossibilité d'être deux dans la mélancolie. L'enjeu lacanien, 23 (2014), pp. 139-157
- [3]  
M.C. Lambotte  
Mélancolie 1610  
Evol Psychiatr, 66 (4) (2001), pp. 717-731
- [4]  
S. Freud  
Deuil et mélancolie  
Métapsychologie, Gallimard, Paris (1968), pp. 147-174
- [5]  
E. Levinas  
Le temps et l'autre  
PUF, Paris (1983)
- [6]  
E. Levinas  
De l'évasion  
Le livre de poche, Paris (2011)
- [7]  
A. Kraus  
Le motif du mensonge et de la dépersonnalisation dans la mélancolie  
Evol Psychiatr, 59 (4) (1994), pp. 649-657
- [8]  
E. Levinas  
Parole et silence et autres conférences inédites  
Grasset, Paris (2011)

- [9]  
E. Levinas  
Totalité et Infini  
Le livre de poche, Paris (2006)
- [10]  
P. Fedida  
L'absence  
Gallimard, Paris (1978)
- [11]  
H. Tellenbach  
Figures de la mélancolie  
P. Cabestan, J. Chamond, Ecole Française de Daseinanalyse (Eds.), *Mélancolie, phénoménologie, psychopathologie, psychanalyse*, Le cercle herméneutique, Paris (2016), pp. 13-32
- [12]  
H. Maldiney  
Penser l'homme et la folie  
Jérôme Million, Grenoble (1991)
- [13]  
D. Chartier  
De plaisir en mélancolie : un trou de mémoire ?  
*Evol Psychiatr*, 71 (1) (2006), pp. 97-109
- [14]  
M.C. Lambotte  
Jacques Ferrand. De la maladie d'amour ou mélancolique érotique  
*Evol Psychiatr*, 59 (4) (1994), pp. 599-623
- [15]  
J. Englebert, G. Stanghellini  
La manie et la mélancolie comme crises de l'identité narrative et de l'intentionnalité  
*Evol Psychiatr*, 80 (4) (2015), pp. 689-700
- [16]  
M. Merleau-Ponty  
La prose du monde  
Gallimard, Paris (1969)
- [17]  
J. Oury  
Violence et mélancolie, intervention au colloque de Milan sur la violence en novembre 1977  
Onze heures du soir à La Borde, Galilée, Paris (1980), pp. 319-329
- [18]  
L. Binswanger  
Mélancolie et Manie  
PUF, Paris (1987)
- [19]  
M. Maldiney  
L'existence en question dans la dépression et la mélancolie  
*Evol Psychiatr*, 72 (4) (2007), pp. 771-787
- [20]  
O. Douville  
De la mélancolie comme théorème malheureux du deuil  
*Evol Psychiatr*, 59 (4) (1994), pp. 707-717

- [21]  
W. Blankenburg  
Sur le rapport entre pratique psychiatrique et phénoménologique  
P. Fedida (Ed.), Phénoménologie, psychiatrie, psychanalyse, G.R.E.U.P.P, Paris (1986), pp. 133-140
- [22]  
D. Legrand  
Être mélancolique. Vers une phénoménologie de l'anéantissement à partir d'une lecture de Levinas  
P. Cabestan, J. Chamond, l'École Française de Daseinanalyse (Eds.), Mélancolie, phénoménologie, psychopathologie, psychanalyse, Le cercle herméneutique, Paris (2016), pp. 151-169
- [23]  
J. Cotard  
Du délire de négation  
Arch Neurol, IV (1882), pp. 290-295
- [24]  
J.M. Arzur  
L'infini de la mélancolie  
Evol Psychiatr, 72 (2) (2007), pp. 378-399
- [25]  
M. Blanchot  
L'espace littéraire  
Gallimard, Paris (1955)
- [26]  
Y. Montazani  
La mélancolie chez les survivants de la torture ou comment perdre sa place dans le monde  
Evol Psychiatr, 73 (2) (2008), pp. 295-304
- [27]  
R. Calin  
Levinas et l'exception du soi  
PUF, Paris (2005), p. 49
- [28]  
E. Levinas  
De l'existence à l'existant  
Vrin, Paris (2004), p. 31

Toute référence à cet article doit porter mention : Piette M, Legrand D. Solitudes et mélancolies. Evol psychiatr XXXX; vol (no): pages (pour la version papier) ou URL [date de consultation] (pour la version électronique).

<sup>1</sup>Cette thèse a été détaillée dans le travail de Manon Piette [1].

<sup>2</sup>Idee autrement développée par Dorothée Legrand [2].

<sup>3</sup>Ce que nous cherchons ici est à rendre compte de la structure commune aux mélancolies, à partir de leurs manifestations singulières (voir aussi M.-C. Lambotte, ([3], p. 730) ; c'est pour cette raison que nous préférons ne pas nourrir l'imaginaire du lecteur en relatant des « cas » cliniques, espérant que notre texte puisse plutôt l'amener à puiser dans ses propres rencontres avec la mélancolie (nous remercions un relecteur, resté anonyme, qui aura confirmé que notre texte avait pu, en effet, être actif en ce sens).

<sup>4</sup>Notons que pour Levinas, cette solitude est tout autant vitale – en tant que surrection d’une subjectivité singulière – que létale – si elle conduit à un enfermement en soi, dont seule l’altérité radicale de l’Autre peut faire sortir.

<sup>5</sup>Alfred Kraus, partant d’une lecture phénoménologique du mensonge inévitable dont les patients mélancoliques se sentent captifs, revient sur ce qu’ils thématisent par leur sentiment d’être déficients, insuffisants, incapables de sincérité ; c’est là, selon lui, l’expression d’une incapacité à sentir leur action surgir de leur « ego-sujet spontané » : « dans le motif du mensonge, l’être-soi-même déficient est perçu dans tout sentiment, dans toute conduite et dans tout acte » ([7], p. 655). C’est ainsi, selon Kraus, que la mélancolie est à rapprocher d’une forme de dépersonnalisation où les patients se sentent déshumanisés.

<sup>6</sup>Sur ce point, voir P. Fedida : « Le cannibalisme est le mythe d’une mise à mort pour que soit méconnue une différence et que soit accréditée l’espérance de l’identité possible par la croyance en l’incorporation » ([10], p. 66).

<sup>7</sup>Ce point pourrait rendre compte, partiellement, du fait que puissent avoir été qualifiés de mélancoliques des états existentiels qui croisent psychopathologie et spiritualité : « Le deuil de la mélancolie est le deuil impossible de la totalité vers laquelle nous tendons tous et que nous ne pouvons jamais atteindre, sauf, justement, par la métaphysique qui seule peut offrir un dépassement des contraintes de temps et d’espace » ([13], p. 76). Loin d’encourager une nosographie psychiatrique qui se voudrait strictement scientifique, on voit poindre ici toute la pertinence d’une approche plurielle qui pourrait s’inscrire dans la lignée des traités d’un « genre médico-moral » qu’a connu le XVII<sup>e</sup> siècle ([14], p. 599) et qui ne priverait pas les recherches scientifiques de considérations philosophiques (expérientielles, existentielles, métaphysiques) pertinentes pour approcher l’inapprochable : la mélancolie.

<sup>8</sup>Cet envahissement de la mort-de-l’autre en moi pourrait donner « *l’impression que je parle de moi comme si je parlais d’un mort* » comme l’exprime un patient dont les propos sont rapportés et commentés par Englebert et Stanghellini : « De nombreux cas de mélancolie font état d’un corps « vide », « déjà mort », « cadavérique », « dévitalisé ». En termes phénoménologiques, le mélancolique expérimente la possibilité du *Körper* sans *Leib* – c’est-à-dire un corps dévitalisé, qui n’est mû par aucune intentionnalité et sans possibilité de transcendance de soi. » ([15], p. 693). Les auteurs rapprochent cette expression du « sentiment de l’absence de sentiment », d’une mise en crise de « *l’être-situé-émotionnellement* ». Nous proposons que cette « impression » de parler de soi comme d’un mort exprimerait un vécu de ne plus être vivant dont la tonalité émotionnelle peut varier : ce vécu n’est pas nécessairement lié à une abrasion émotionnelle, mais peut aussi être lié à une détresse de ne plus (pouvoir) vivre, à une revendication de mourir, à un délire de négation. Ces variations ne sauraient être ramenées à une seule catégorie nosographique.

<sup>9</sup>Il faudrait ici proposer une étude de la manie comme impliquant un vécu où le sujet ne connaîtrait pas de limite subjective et qui pourrait être re-décrit comme « osmotique ». Nous remercions un relecteur, resté anonyme, pour avoir attiré notre attention sur ce point.

<sup>10</sup>Maldiney interroge ainsi la pertinence de parler de perte d’objet dans la mélancolie, même de perte d’un objet primordial : « Le primordial a-t-il la forme de l’objectité ? » Il poursuit : « Le langage de l’objectité ne fait que traduire une situation anté-objective sous-jacente, comme en témoignent les changements de thème de la plainte. Le changement d’objet (perdu) à travers l’identité formelle de la plainte montre que celle-ci ne porte pas sur un objet » ([12], p. 24). Il précise par ailleurs : « Ce que, dans cet objet actuellement perçu, j’appréhende et par quoi précisément il est une chose (c’est-à-dire non *pas une simple objectité* mais une réalité), c’est *le fond de monde* sur lequel je suis en prise (avec lequel, dit Merleau-Ponty, je suis dans un embrassement mutuel) de tout l’espace potentiel de mon corps propre, animé, expressif, signifiant. Je suis en vue, en souci, ou en accueil de cette réalité, en tant justement que j’existe comme transcendance capable d’ouvrir un monde et d’être un soi à dessein de soi » ([19], p.

777), (Nous soulignons). Notons que Maldiney considère que cette ouverture au monde fait défaut au mélancolique qui serait de ce fait incapable de communication existentielle. Nous sommes en désaccord avec ce dernier point. Comme le souligne également Olivier Douville, « il y a une différence fondamentale entre souffrir de la perte d'objet, et cette expérience d'être livré à l'au-delà de toute relation objectale » ; « dans la mélancolie, ce qui importe est la collusion du sujet avec l'objet, non la perte de celui-ci [...] serait déclenchante dans la mélancolie, la complète impuissance à se fonder sur la perte signifiante » ([20], pp. 710, 708). Apparaît alors que ce qui est en jeu ici, cliniquement, est la construction, dans le « monde », d'un objet, qui pourra se manifester par une « topologie nouvelle » : se mettra alors en place « un dehors qui n'est pas que gouffre. Certains signes cliniques alertent sur le fait que devient opérante une topologie des surfaces, des frontières, des bords » ([20], p. 714).

<sup>11</sup>Sur ce point : la mélancolie est « capture dans un temps d'avant la conscience, avant l'intentionnalité, avant l'objet et avant le sujet qui lui est corrélé » ([22], p. 154).

<sup>12</sup>Cette désertification pourrait faire penser au délire de négation comme expérience d'anéantissement : « Chez quelques-uns la négation est universelle, rien n'existe plus, eux-mêmes ne sont plus rien » ([23], p. 154). Ainsi, Cotard aura su mettre en relief « l'aliéné négateur qui transparait derrière les traits habituels du mélancolique » ([24], p. 380). Il semble pourtant abusif d'affirmer que « les mélancoliques sont des négateurs ». Ici, il est important de souligner au moins une différence majeure entre la mélancolie qui imposerait une régression à zéro, d'une part, et le délire de négation, d'autre part. Si, dans le moment mélancolique que nous tentons de décrire ici, le sujet est confronté au vide, à son propre anéantissement, par indistinction d'avec tout objet, si ainsi « le monde n'est plus », si le sujet subit une désobjectivation corrélée à une désobjectivation, toutefois, le vide qui ainsi l'accapare ne laisse pas place à un monde halluciné qui, dans le délire, viendrait se substituer au monde de la réalité objective/objectale et partageable. Dans le moment « zéro » de la mélancolie, le sujet et son monde sont niés ; dans le délire de négation, les sujets sont « négateurs » ([23], p. 153) : ils « nient tout, s'opposent à tout, résistent à tout ce qu'on veut leur faire faire (...) c'est une folie d'opposition » ([23], p. 154) ; tel n'est pas l'état d'abatement, d'anéantissement, d'inhibition que nous tentons de décrire ici. En deçà de ces distinctions, en revanche, il reste non seulement intéressant, mais essentiel théoriquement et cliniquement, de considérer « le rapport de la négation et de la psychose, plus spécifiquement lisible au travers de la position mélancolique » ([24], p. 381).

<sup>13</sup>Cette solitude, c'est sans doute Blanchot qui l'a le mieux décrite : « Là où je suis seul, je ne suis pas là, il n'y a personne, mais l'impersonnel est là » ([25], p. 9). La solitude est ici perte de soi et du monde, elle est une solitude sans personne, sans moi et sans l'autre : « Quand je suis seul, ce n'est pas moi qui suis là et ce n'est pas de toi que je reste loin, ni des autres, ni du monde » ([25], p. 24).

<sup>14</sup>Cet état où le sujet « dit son propre effacement » ([26], p. 296) est aussi un « état de détachement » (p. 298), un « au-delà du désespoir » qui « signe la fin de l'attente liée à l'objet » (298), une « pulsion de mort désobjectalisante » (p. 299). Le « désinvestissement libidinal de l'objet » (p. 301) pourrait entraîner le sujet vers un narcissisme primaire « neutralisant toute distinction » entre soi et l'autre, ramenant le sujet à un état où « la fonction d'altérité » est annulée (p. 303). Toutefois, nous insistons ici sur la différence entre cette « désobjectalisation » corrélée structurellement à une désobjectivation, processus qui vise un état antéobjectal autant qu'antésujetif, d'une part, et d'autre part une « identification morbide » à l'objet perdu (p. 302), par incorporation d'un moi-mort, objet déshumanisé destiné à mourir, d'autre part.

<sup>15</sup>À nouveau, sans négliger les différences entre ces manifestations, on peut penser ici au délire de négation tel que décrit par Cotard : « Le délire de négation s'accroît de plus en plus, Mme E... n'a ni bras ni jambes, toutes les parties de son corps sont métamorphosées ;

elle répète que tout est perdu, qu'elle ne peut plus bouger sans s'exposer à tomber en morceaux et elle se raidit convulsivement dans la position assise où elle se trouve habituellement » ([23], p. 284). Ce raidissement pourrait-il être sa manière de « tenir » face à un gouffre de vide qui menace de l'anéantir ? Pour mieux le comprendre, il faudrait alors différencier cette ultime résistance qui « n'est pas simplement passive » ([23], p. 166), d'un impossible soulèvement du corps qui ne supporte plus son propre poids.

<sup>16</sup>Il faut donc entendre cette fatigue, non seulement au niveau du vécu et de la plainte, mais au niveau existentiel et structurel. L'apparente banalité d'un « je suis fatigué » manifesterait ici « une crise de la sphère émotionnelle de l'identité » ([15], p. 693). Cette considération nous conduit à penser la mélancolie non seulement comme un trouble de l'humeur mais comme un trouble identitaire, comme le voulait déjà Freud en insistant sur les investissements narcissiques sous-jacents à la mélancolie. Cependant, en pensant la mélancolie comme trouble de « soi », il ne faudrait pas occulter le trouble de l'objet qui en est co-constitutif : si le sujet s'effondre, c'est au fond d'un gouffre qui est fait d'une inconsistance de l'objet – nous y avons insisté plusieurs fois ici.

<sup>17</sup>On rejoint ici partiellement la lecture de Maldiney : la « psychose mélancolique » apparaît là où « la transcendance défaille » ([19], p. 784). Cependant, il conclut qu'alors « la communication existentielle est interdite parce qu'il n'y a plus personne avec qui communiquer » ([19], p. 775). Nous préférons penser que, dans la mélancolie, il reste possible de travailler avec « la distinction du propre et de l'impropre », qui est « décisive » dans la psychothérapie ([19], p. 772).